

## Michel VALENTIN

Entretien avec Michel Pottier 2003

---

On connaît Michel Valentin, l'historien de l'ergonomie francophone, et malgré tout j'ai découvert qu'il avait écrit un livre *Travail des hommes et savants oubliés* où les racines de l'histoire de l'ergonomie y sont inscrites et une foule de détails et de références peuvent être trouvées dans ce livre, en particulier sur les précurseurs de l'ergonomie.

### Les débuts :

Il faut justement, étant donné mon grand âge, puisque je vais avoir 88 ans, que je vous dise un peu comment je suis venu à cette discipline. Je suis médecin, j'ai passé ma thèse et préparé le diplôme de médecin du travail sous l'uniforme en 1939. Médecin de campagne après 1940, il y a eu la Résistance, le Maquis, la 1<sup>ère</sup> Armée... Démobilisé, je me suis lancé, après quelques mois encore de médecine de campagne, vers la médecine du travail. J'ai commencé par la médecine du travail inter-entreprises à Troyes entre 47 et 50, ensuite en Lorraine de 50 à 56 où j'ai eu la chance de pouvoir créer un service médical du travail dans une grande usine de sidérurgie qui avait 6000 personnes et j'ai eu la chance déjà à ce moment-là de pouvoir construire moi-même, faire construire sur mes plans le service médical du travail de cette usine. C'était un grand architecte de Paris, qui était le cousin du grand patron de l'usine qui devait la construire. Je vais vous montrer un petit détail qui prouve que l'ergonomie n'avait pas sa place alors, j'avais fait le plan d'une salle où je pouvais mettre mes fichiers, et pour 6000 personnes ça compte, il a changé les angles et les dimensions, ce qui fait que je n'ai pas pu intégrer la somme des fichiers que j'avais voulu y intégrer. Ce qui prouve qu'un architecte de grande valeur, membre de l'Institut comme il l'était, manquait du sens le plus précis, on peut dire de l'ergonomie des matériaux, il avait modifié les mesures de telle sorte que je n'ai pas pu mettre mes fichiers. Ensuite, j'ai quitté la Lorraine en 1956 pour aller à la Régie Renault où on m'avait offert le poste d'abord de ce qu'on appellerait maintenant le chef du service des urgences, c'est-à-dire le poste de l'infirmerie centrale. J'y suis resté un an ou deux et puis j'ai pris un service de médecine du travail de la Régie Renault, parce qu'on estimait que j'y ferais un travail correspondant davantage à ce que j'avais fait comme études ou comme recherches.

*Alain Wisner devait déjà être à la Régie Renault ?*

Alain Wisner était à ce moment-là le chef du service de Rueil si je ne me trompe, il était à la Régie Renault et il était avec comme élève Rebifet, bien entendu, et les deux frères Tarrière, le médecin et l'ingénieur. J'ai connu Wisner comme ça. Puis il est parti au Conservatoire des Arts et Métiers. Il se trouve que j'étais très lié avec Henri de Frémont, que vous avez peut-être vu, qui venait de reprendre la chaire de Salmon au Cnam, la chaire de sécurité du travail. Henri de Frémont m'a demandé de devenir son chef de travaux. J'ai été pendant quelques années chef de travaux de la chaire de Sécurité du travail du Cnam, c'est-à-dire que j'ai enseigné le soir à des élèves des problèmes de sécurité du travail, pas seulement de médecine du travail mais de sécurité du travail. Dans cette sécurité du travail, la notion d'ergonomie commençait à apparaître, surtout d'ailleurs mobilisée par Wisner qui lui allait avoir une chaire de physiologie du travail au Cnam. J'étais au Cnam Sécurité du travail chez de Frémont, le collègue de de Frémont était Wisner à la Physiologie du travail.

*Le mot ergonomie vous l'avez rencontré à quel moment ?*

Je vous avoue que je ne sais pas. Le mot je ne sais pas. La chose je l'ai rencontrée très vite parce que j'ai été conduit à suivre le cours de Wisner de physiologie du travail et j'ai aussi fait la connaissance d'Hugues Monod qui a commencé, à peu près dans les mêmes années, à faire son enseignement de physiologie du travail à Paris VI, à la Pitié-Salpêtrière, c'est d'ailleurs là où je vous ai rencontré, parce que ça doit être un peu plus tard que j'ai commencé à participer à l'enseignement de Monod après avoir suivi plus ou moins son enseignement, je ne me rappelle pas exactement dans quelles conditions. C'était dans les années 60. Voilà donc mon cursus vers l'ergonomie et vers la sécurité du travail. J'étais surtout sécurité du travail par de Frémont et chez de Frémont par des amis qui ont fondé une association qui s'appelait l'Aftim, l'association française des techniciens ingénieurs de sécurité et médecin du travail, qui va fêter bientôt son cinquantenaire. C'est vous dire que ça doit être vers 53-54 que j'ai commencé à travailler avec les gens de l'Aftim.

*Vous avez déjà rencontré à l'époque Cuny qui à la fois faisait des cours au Cnam Sécurité ... ?*

Je l'ai rencontré mais je n'ai pas travaillé avec lui. Tandis que j'ai travaillé successivement, surtout avec de Frémont, avec les gens de l'Aftim et avec un peu plus tard Monod et Kapitaniak et les gens du cours de physiologie du travail, tandis que Wisner commençait à se cantonner dans le cours du conservatoire.

*Il y avait deux enseignements : un enseignement au conservatoire qui était plutôt en direction des ingénieurs et un enseignement plutôt en direction des médecins.*

J'ai participé aux deux, mais je me suis intéressé, vous allez voir comment à des problèmes d'histoire de la physiologie du travail, de la sécurité du travail, de la médecine du travail et de l'ergonomie à partir du moment où mon ami Boisselier qui était à l'Aftim, un des rédacteurs en chef du journal de l'Aftim « Sécurité et médecine du travail », qui venait d'être fondé, a trouvé que ce journal était un peu trop théorique ou un peu trop technique et qu'il y manquait une couche de culture générale et historique. Il me dit, comment est-ce que c'est venu, j'avais fait un jour un cours sur l'histoire de la médecine du travail, ou l'histoire de la physiologie du travail. Il m'a dit : c'est intéressant, vous ne pourriez pas nous faire des articles pour la revue Sécurité médecine du travail sur l'histoire, qui soit à tendance histoire de la sécurité et de médecine du travail, physiologie du travail, ergonomie. C'était dans les années 60.

*Et la prédisposition pour l'histoire ?*

C'est très ancien, j'ai toujours aimé l'histoire. J'ai dû faire déjà un ou deux articles historiques quand j'étais encore en Lorraine. J'ai fait pour le père de mon ami Bory, un article sur l'histoire d'une pommade de protection au dinitrile succinique avec le Dr Louis Bory, ça doit remonter à 53 ou 54. En 52 j'ai fait un premier article à la société de Médecine du travail. C'était une crème de protection pour les mains des travailleurs de certains métiers, et j'ai raconté l'histoire de la création de cette crème de protection par le Dr Louis Bory. J'ai commencé, j'ai dit à Boisselier : pourquoi pas ? J'ai commencé à faire un premier article sur Villermé, je pense que c'est par Villermé, par l'étude de ce grand précurseur de la lutte contre le travail des enfants que j'ai commencé à faire mes études d'histoire de la médecine du travail et de l'ergonomie, mot qui commençait à peine à ce moment-là. De fil en aiguille, j'ai dû faire une soixantaine d'articles sur des précurseurs de l'ergonomie. Ça m'a donné une très grande joie. En 58 j'ai fait un premier article sur la vie de Villermé dans la revue *Sécurité et médecine du travail*, mais je l'avais étudié déjà depuis un certain nombre d'années. Ça m'a

beaucoup intéressé, ça m'a d'autant plus passionné que je suis entré en contact à ce moment-là avec les arrières-petits-enfants de Villermé qui était l'académicien Pierre de Calan et son frère Henri de Calan qui était capitaine de vaisseau, que je connaissais à Rennes. J'ai pu avoir par eux des souvenirs de première main sur leur aïeul Villermé. Et c'était extrêmement intéressant parce que la personnalité de Villermé correspondait tout à fait à ce domaine de recherche qu'il avait eu l'audace de faire, d'abord sur le sujet essentiel du terrible travail des enfants, mais également sur la sécurité dans les ateliers de cette époque de 1830-1840, il s'était déjà intéressé par exemple aux outils de protection, aux matériels de protection, aux consignes de protection, aux consignes tendant à éviter que des femmes ou des enfants soient en contact avec des produits dangereux ou des outils dangereux, ou avec des appareils dangereux comme les courroies de transmission à cette époque. J'ai su par ses descendants que c'était resté très vivant dans le souvenir de ses arrières-petits-enfants. Ça c'est moins connu, on connaît le travail des enfants mais on ne sait pas le rôle essentiel que Villermé a eu. Ce qu'on peut appeler maintenant l'ergonomie des conditions de travail. Ça m'a beaucoup intéressé de commencer à parler à mes amis de ces problèmes d'histoire de la médecine et par Villermé je suis entré en contact avec Engel Dollfus qui a été le premier fondateur de la société de prévention des accidents du travail, on n'appelait pas ça encore autrement, à Mulhouse, à la société industrielle de Mulhouse, alors que Mulhouse était le siège en Alsace des plus grandes industries textiles qu'il y ait jamais eu en France, industries qui ont plus ou moins disparu on peut le dire maintenant, et dans ce cadre de la société industrielle de Mulhouse, les Engel Dollfus, les Dollfus en général ont eu un rôle prépondérant dans la fondation d'organismes de contrôle et de prévention ayant comme but la lutte contre les accidents du travail. Voilà comment j'ai été conduit à faire un deuxième article sur la société industrielle de Mulhouse, et puis j'ai continué et je me suis dit : quand même il y a un personnage qui est très important, c'est le fondateur de la médecine du travail, c'est Ramazzini l'Italien. Je suis parti de Villermé et de la société industrielle de Mulhouse pour aboutir à l'étude passionnante de la vie et de l'œuvre de Ramazzini qui a été, comme on sait, le créateur de la médecine du travail dans le sens actuel du mot, et on peut dire qu'il a été aussi un créateur de l'ergonomie, car il s'intéressait non seulement à la description des maladies des métiers, mais il s'est intéressé énormément à leur prévention dans des conditions presque modernes, demandant en particulier que les métiers soient prévenus contre les dangers qu'ils peuvent faire encourir, puisqu'il terminait son traité par le fait que quand on interroge un malade, il faut d'abord poser comme question quel est le métier du malade et quels sont les dangers de ce métier. Après Ramazzini, je vous donne un peu mon trajet, j'ai été conduit à étudier d'autres personnages et j'ai été appelé à m'intéresser au traducteur de Ramazzini qui est le grand savant Fourcroy, vivant donc à l'époque révolutionnaire, et je me suis aperçu que Fourcroy également, quand il a fait la traduction de l'essai sur les maladies des artisans de Ramazzini, s'était lui-même personnellement intéressé à ces problèmes et avait lui-même également demandé que l'on complète la classification de Ramazzini des maladies professionnelles par la recherche des causes de ces maladies, en particulier des molécules pouvant être toxiques et aussi des excès d'exercice de certains gestes. Donc il y a là aussi chez Fourcroy une recherche tout à fait dans le sens de ce qu'on appelle maintenant l'ergonomie. De Fourcroy j'ai abouti même à Linné, je me suis aperçu que Linné n'avait pas été seulement un botaniste mais qu'il s'était intéressé à ces problèmes de lutte contre les maladies du travail, je me suis intéressé à un certain docteur Patissier qui était un médecin thermal, membre de l'Académie de médecine, mais qui avait contribué à faire connaître Villermé et les traductions de Ramazzini. Je me suis intéressé à des personnages qui étaient complètement oubliés comme D'Arcet, qui avait remporté cependant un prix de l'Institut pour ses travaux et qui avait le premier décrit toutes les variétés de masques de protection qu'on devait faire porter aux travailleurs, allant jusqu'à parler des masques en éponge que de très anciens auteurs avaient préconisés. Il a montré que ces masques dataient presque de l'Antiquité, et puis également un problème très intéressant pour nous de fourneaux, ce qu'il appelait des

fourneaux de recherche, c'est-à-dire des appareils permettant de faire des travaux avec une cheminée d'appel pour évacuer les vapeurs toxiques. C'est donc là encore quelque chose qui entre tout à fait dans le cadre de ce que nous aimons étudier actuellement. Patissier, fit connaître l'œuvre de Villermé, faisant connaître aussi l'œuvre de Fourcroy avant de faire des travaux thermaux qui eux, ne nous intéressent guère. Vous voyez donc que ce qui m'amusait, c'est de faire ces recherches d'histoire sur les premières années de ce qu'on n'appelait pas encore l'ergonomie, une à une en suivant à la piste des personnages, et en ayant quelquefois la chance énorme de rencontrer des gens de leur famille.

*Ce fut le cas pour Jules Amar ?*

Ce fut le cas pour Jules Amar mais beaucoup plus tard. On aboutit à cela. Je continuais en étudiant la vie de Humphrey Davy, qui a été un précurseur énorme de la sécurité du travail dans les mines, puisque c'est lui qui inventa la fameuse lampe des mineurs, en parfaite conscience, ce n'est pas une invention fortuite, il savait parfaitement pourquoi il faisait cette lampe des mineurs, pour éviter les explosions de grisou. Humphrey était aussi un précurseur de l'ergonomie. Et puis de fil en aiguille, je ne vais pas vous faire tous les personnages, mais ça vous montre un petit peu comment je me suis intéressé à l'histoire de l'ergonomie tout en menant ma vie de médecin du travail à la Régie Renault, ayant un secteur de l'île Seguin à contrôler, dans un climat qui avait été instauré il faut bien le dire, grâce à l'état d'esprit de Wisner à Rueil et de ses collaborateurs, mais il y avait quand même, malgré les tentatives de Lucas qui était chef des services sociaux et des conditions de travail, il y avait une espèce de césure entre Rueil et cet état d'esprit de recherche ergonomique, et les ateliers proprement dits qui connaissaient à peine ce qu'on faisait à Rueil. Il n'y avait pas de liaison au niveau du personnel et des cadres. Il y avait des liaisons au niveau direction.

*L'ergonomie à Rueil était essentiellement centrée sur l'ergonomie du vécu ?*

Peut-être pas au début, mais c'était devenu une ergonomie du vécu. C'est vous dire que nous, médecins du travail, qui avions un secteur déterminé, une rude tâche au point de vue examens médicaux en particulier, une tâche relativement délicate, complexe au point de vue de l'examen des locaux et des appareils, car j'étais en très bons termes avec les cadres et le personnel de mon secteur, mais il y avait quand même une limite qu'il convenait de ne pas avoir l'air de dépasser, qu'on franchissait quand même, mais il y avait une certaine limite.

*Est-ce qu'il y avait déjà une demande du personnel concernant, pas l'ergonomie, mais les conditions de travail ?*

La demande du personnel était encore terriblement axée vers les demandes syndicales, vers les demandes salariales, vers des demandes d'organisation du travail aussi et de discipline, de dépendance les uns avec les autres, mais je ne peux pas dire que même dans les commissions d'hygiène et de sécurité qui étaient pourtant très vivantes, qui existaient, où j'étais, où le médecin du travail était, on sentait un intérêt passionné des syndicats, et encore moins des cadres, pour les problèmes de prévention, je ne dis pas de prévention des accidents, tout le monde était pour la prévention des accidents en théorie, mais de prévention réelle sur place, localement, par rapport à chaque outil, à chaque atelier, à chaque méthodologie de ce qui existait. Il fallait de la part du médecin du travail une volonté personnelle, constante, énergique, relativement discrète de façon à ne pas braquer le monde, pour continuer à toucher du doigt les points dangereux. Je ne critique pas du tout Renault.

*Il y avait une prise de conscience qui n'était pas mûre.*

On n'en parlait pas dans les journaux. Je prends l'exemple actuel où on ne peut pas ouvrir un journal sans voir un article sur l'amiante, et bien non ce n'était pas le cas à ce moment-là, on n'en parlait absolument pas dans les journaux et on n'en parlait pas dans l'usine. Il aurait été mal vu par exemple d'insister trop lourdement sur les dangers éventuels, qui étaient d'ailleurs très mal connus à ce moment-là, qui commençaient seulement à être connus, des travaux à l'amiante, je prends cet exemple-là, on aurait été blackboulé par tout le monde, car tout le monde utilisait de l'amiante, tous les tuyaux étaient amiantés et on posait des tuyaux partout, plus les plaquettes de freins. Il ne faut pas dire que c'est par mauvaise volonté, c'est parce que ça n'était pas encore à l'ordre du jour, ça n'était pas venu encore en surface, c'était théoriquement connu, je commençais à m'intéresser à certains articles anglais sur les dangers éventuels, pas seulement de l'amiante mais certains autres isolants, mais il n'y avait aucune comparaison possible avec la publicité actuelle.

*En ce qui concerne les conditions de travail, les ouvriers se débrouillaient comme ils pouvaient ?*

Il y avait des essais de solutions, des solutions de bon sens. Il y avait des études quand même qui ont été faites, et puis on savait qu'on pouvait compter sur nos amis de Rueil pour nous épauler, mais alors que pourtant la Régie Renault était en tête dans les études de prévention et l'application des études de prévention, ça n'était pas une préoccupation dominante, tant des responsables, tant des directions, que des syndiqués et des syndicats. Ça n'était utilisé par les syndicats que quand c'était utile, quand c'était pour eux un pion supplémentaire, un cheval de bataille. Voilà mon point de vue. Je continuais comme ça mes études, j'ai étudié un problème qui était très extérieur à la Régie Renault, des travailleurs sous l'eau, scaphandriers et autres, j'ai étudié ensuite encore d'autres personnages qui m'ont beaucoup intéressés, comme par exemple Orfila qui a été un des grands toxicologues et qui s'est intéressé, modérément mais suffisamment, aux problèmes de toxicologie industrielle, très peu mais un peu. Je me suis intéressé à des personnages, ceci dans les années 72 à peu près, comme Tissot, qui a été un des médecins du 18<sup>e</sup> siècle s'intéressant aux problèmes débutants des cadres, des chefs d'entreprises et des gens qu'il appelait des gens de lettres, qui étaient en réalité les ingénieurs, les cadres de l'industrie, et qui a fait d'ailleurs des tas de recherches sur la meilleure façon de moderniser les études de médecine à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, pour que justement ces nouvelles données soient intégrées, qui demandait par exemple qu'il y ait des infirmeries bien situées auprès des grandes manufactures et qu'on acquerrait ainsi des connaissances sur la manière de prévenir les maux qui affectent une classe utile de citoyens, sur la manière de prévenir les maux. C'est une chose intéressante de faire de l'histoire et de retrouver des relations de cet ordre. Nous avons de plus à l'Aftim, un rôle à jouer également pour faire comprendre aux industriels qu'il fallait adapter le travail à l'homme et non pas adapter l'homme au travail. Et ça je trouve dans les numéros de la revue de l'Aftim de cette époque de multiples textes qui vont dans ce sens. Et puis je me suis intéressé aussi à ce moment-là à des travaux très peu connus malheureusement en France, qui ont été faits au milieu du 19<sup>e</sup> siècle par un très grand médecin de la Marine, qui s'appelait Amédée Lefèvre et qui le premier s'est appliqué à évacuer de la Marine le plomb et ses dérivés à cause du danger des maladies du plomb, à cause du saturnisme. Et ce qu'on ne sait pas c'est que c'est grâce à Amédée Lefèvre que les produits au plomb ont été interdits dans la Marine à partir des années 1860, alors que la loi pour l'éradication des produits au plomb, qui n'étaient pas absolument indispensables dans l'industrie, datent de 1909, et d'ailleurs par une loi de Clémenceau, car c'est Clémenceau, président du Conseil, qui s'est intéressé à ces problèmes de sécurité du travail. C'est comme cela que j'ai abordé le problème de l'histoire de la médecine du travail et de l'ergonomie. Je pense que la très modeste contribution que j'ai faite aux publications parues dans « Sécurité et médecine du travail », la revue de l'Aftim, mais aussi aux communications faites aux Sociétés de médecine du travail de Paris et de Strasbourg et à différentes revues sur ces précurseurs de

l'ergonomie, a pu attirer l'attention de mes collègues sur certains problèmes ergonomiques abordés déjà au cours de l'histoire. Et ça m'a permis de participer, dans les années qui ont suivi, au début des années 80, à une exposition vers l'ergonomie, « Cinq siècles de physiologie du travail », qu'on a faite au Musée du Conservatoire des Arts et métiers et dans laquelle on a produit des documents tout à fait passionnants pour ceux qui faisaient de la recherche, puisque ça allait naturellement à Villermé, à Aldini sur les travaux contre la chaleur, à Vaucanson sur les travaux automatiques des métiers textiles, à Lavoisier qui a été un personnage étonnant, découvert avec une joie sans bornes, car à la fin de ce 18<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas de texte plus éloquent sur la prévention des accidents et des maladies du travail que celui de la Notice des arts insalubres, rédigée par Lavoisier. Il faut se rappeler que dans les illustrations de l'œuvre de Lavoisier faites par sa femme, il y a « l'homme au travail et l'homme au repos ». Il y a dans ce texte qu'il a donné pour la Notice du prix de 1783 des arts insalubres, des formules absolument extraordinaires sur la respiration et les emplois de force : « on pourrait évaluer tout ce qu'il y a de mécanique dans le travail du philosophe qui réfléchit, du musicien qui compose, et ce n'est pas sans quelque justesse que la langue française a confondu, sous la dénomination commune de travail, les efforts d'esprit comme ceux des corps ». Il conclut aussi « que le physicien, dans le silence de son cabinet et de son laboratoire, peut exercer des fonctions patriotiques et espérer par ses travaux diminuer la masse des maux qui affligent l'espèce humaine ». Il fait une extraordinaire recherche en 1783 dans laquelle il décrit les différents métiers, ajoutant ceci : « Tandis qu'on applaudit au succès des arts, on oublie que presque toutes leurs opérations sont malsaines et meurtrières. Il s'en faut de peu que le dénombrement des différentes classes d'ouvriers ne soit une liste de victimes : carrelers, plâtriers, potiers, ouvriers qui creusent les puits, tous les ouvriers, employés à tirer les métaux des mines et la plupart de ceux qui les travaillent ; dans toutes ces professions, la matière extraite ou fabriquée s'atténue ou se volatilise, s'insinue dans le corps humain, y porte des particules ou des molécules incisives, ou une poussière qui attaque les poumons ou un air corrompu. Lorsque la décomposition de la matière n'est pas pernicieuse, les ouvriers périssent ou par l'action excessive du feu ou par une situation forcée et continue ». Voilà une remarquable explication des troubles statiques si fréquents chez les tireuses de Lacq, les ouvriers en soie. Souvent la nature des travaux occasionne des morts violentes ou des accidents funestes. Quel triste résultat de l'industrie, nos bâtiments sont cimentés avec du sang. » Et il ajoute ceci qui est tout à fait prémonitoire de l'ergonomie : « Qu'on supplée les hommes par des machines, qu'on éloigne le travailleur de l'objet, qu'on facilite son action par des instruments, qu'on emploie des préservatifs contre des impressions malsaines ou des accidents funestes, après quelques frais et quelque temps consacrés à l'invention, à l'essai, à la perfection de méthodes nouvelles on verra le danger de plusieurs professions cesser ou du moins diminuer, peut-être même, si des intérêts secondaires peuvent être comptés après de si grands intérêts, peut-être bientôt les ouvrages seront plus finis et moins dispendieux. » Cette phrase magnifique, moi j'aimais la donner aux jeunes ingénieurs et c'est une des choses que je faisais très souvent. Je leur disais : « Allez trouver vos chefs et "dites-leur peut-être les travaux seront plus finis et moins dispendieux" quand vous réclamez des mesures de sécurité, parce que c'est vraiment le sens même de l'ergonomie dans la signification la plus moderne du terme actuel. » .

*Cette exposition devait être dans le cadre d'un congrès de la Self.*

C'est ça. Et ma communication sur Lavoisier à la société de médecine du travail est de 1979, elle relate une chose extraordinaire, c'est le sommet de tout ce qu'on peut trouver en histoire prémonitoire de l'état d'esprit que nous devrions avoir actuellement. Évidemment, après des gens comme ceux-là, je pourrais vous en citer d'autres. Il y avait Jules Amar dont Monsieur Monod a étudié si profondément la vie et qui a été le premier chef du laboratoire de physiologie du travail et d'ergonomie du Conservatoire des Arts et Métiers, ça s'appelait

« laboratoire de physiologie du travail » du Conservatoire des Arts et Métiers. Amar a établi toute une méthodologie d'étude des métiers et des situations de travail. Certaines ne sont pas connues. Il a étudié l'âge, l'incidence de l'âge sur l'équilibre et les accidents, il a étudié les problèmes déjà qui se posaient de technologie, on n'appelait pas ça encore informatique, mais informative. Il a étudié les rotativistes dans la presse qui avaient à ce moment-là une très grosse importance, la nécessité d'automatiser, les outils automatiques de menuiserie, il a fait énormément d'études. Il a fait des prises de tracés pneumographiques pour étudier les incidences des travaux sur la santé des travailleurs. Amar a été un très grand personnage. Il avait fait une pelle dynamographique, il avait fait une varlope inscrivante, il avait fait des chiromètres, des dynamomètres, des diapasons électriques, il a énormément étudié les problèmes du travail dans la période précédant immédiatement la guerre de 14. Et pendant la guerre de 14, toutes ces données ont été reprises pour l'étude de la remise en vie normale des grands blessés militaires. C'est alors que viennent après les recherches d'Amar qui mourra vingt ans plus tard en 1935, les recherches psychologiques de Bonardel, de Laugier, les recherches de Camille Soula en physiologie du travail...

... Ces recherches ont atteint l'étranger. Elles se sont développées aux États-Unis et en Angleterre et c'est dans les périodes de guerre, la 1<sup>ère</sup> et la 2<sup>e</sup> guerres mondiales, mais surtout la 2<sup>e</sup>, que l'Écossais Murrell donnera le nom d'ergonomie aux recherches dont le but était d'améliorer les conditions de travail, ignorant d'ailleurs que ce mot d'ergonomie avait été créé 100 ans presque auparavant, vers 1857, par le Polonais jastrebowski, ce qui est très curieux comme histoire. Voilà comment ces problèmes se sont développés. J'ajoute encore que Jules Amar dont nous parlions tout à l'heure, qui a été un grand précurseur, avait été protégé par Clémenceau qui avait favorisé l'éclosion de la thèse d'Amar sur le rendement du travail humain. Il faut aussi parler quand même des travaux allemands de Lehmann, qui ont eu beaucoup d'importance, des travaux français aussi de Chauveau et de Marey qui, un peu avant la guerre de 14, ont fait des études de mouvements par des méthodes scientifiques absolument objectives. Et puis toute cette kyrielle de physiologistes français du 19<sup>e</sup> siècle qui ont été des précurseurs de ce que nous appelons maintenant l'ergonomie. Voilà comment je me suis peu à peu investi dans cette recherche des précurseurs de l'ergonomie. Cette recherche a eu tant de poids, m'a tant passionné, que j'ai réuni l'ensemble de mes travaux, mes modestes travaux sur ces précurseurs, en un livre que vous avez en mains « Travail des hommes et savants oubliés » qui est paru je crois en 1978, c'est-à-dire il y a 25 ans bientôt et qui curieusement est toujours d'actualité en ce sens que mon éditeur, les éditions DOCIS qui sont des gens charmants et remarquables et parfaitement honnêtes comme éditeurs, ça vaut le coup de le dire parce que tous les éditeurs ne le sont pas, en vend toujours. Et pas seulement au numéro, il y a des ventes groupées de temps en temps. C'est demandé en général lors de journées de recherche sur la sécurité du travail, lors de colloques sur un sujet de cette branche d'ergonomie, et c'est demandé en général par des groupes de dirigeants de sociétés, ou bien même par des industriels quelquefois qui s'intéressent à répandre dans leur personnel cadre des données techniques sur l'importance de l'ergonomie.

### *Les comités d'hygiène et sécurité ?*

Ils s'y intéressent je pense, mais n'ont peut-être pas l'autonomie de direction financière suffisante pour dire on va acheter le bouquin du docteur Valentin, c'est ça. Ce qui me surprend énormément, par rapport à d'autres bouquins que j'ai écrits, c'est de voir que 25 ans après ce livre se vend toujours. Ce qui prouve que les gens s'intéressent par l'histoire à l'ergonomie. C'est peut-être une façon d'intéresser les gens à l'ergonomie que de leur en raconter l'histoire. Voilà à peu près ce que je peux vous dire rapidement sur ce que j'ai fait, qui m'intéresse toujours.

### *Votre propre histoire à vous ?*

J'étais médecin du travail, je faisais des articles pour des sociétés savantes, des communications, ou des articles pour des revues professionnelles, ça faisait une double activité. En 1976 quand j'ai pris ma retraite à 61 ans, ce qui était très jeune mais j'avais 5 ans de guerre qui s'étaient rajoutés à mon total, ça me permettait de prendre ma retraite à ce moment-là, le jour où j'ai pris ma retraite, j'ai reçu un coup de téléphone du secrétaire général de la société d'histoire de la médecine qui m'a dit : je pars moi-même de Paris, voulez-vous me succéder ? Et je suis devenu secrétaire général de la société française d'histoire de la médecine à ce moment, ce qui était très intéressant puisque c'était en liaison avec ce qui était encore la chaire de l'histoire de la médecine, qui n'existe plus maintenant hélas, et que ça m'a mis en condition de continuer mes activités à ce moment-là.

*Il y avait des réunions, mais il y avait aussi des ouvrages ? Est-ce que l'ergonomie avait sa place ?*

L'ergonomie et la médecine du travail ont leur sa place dans l'histoire de la médecine, pas seulement à cause de mes travaux, attention, nous étions un certain nombre à nous y intéresser, et il y a maintenant une société internationale que le professeur Grieco en Italie dirige et qui a des réunions de temps en temps sur l'histoire de la médecine du travail et de l'ergonomie. Je n'y vais jamais parce que je suis trop vieux maintenant pour me balader, je le regrette.

*Est-ce qu'il y a eu une tentative, il y avait la Belgique, un certain nombre de Suisses, est-ce qu'ils avaient des structures ?*

Oui, il y a par exemple à Anvers le professeur Tricot qui a été longtemps président de la société internationale d'histoire de la médecine, qui s'y intéresse, en Suisse il y a l'Université de Lausanne qui a un enseignement. on ne peut pas dire qu'il y a un groupe francophone mais on a des correspondants. En Angleterre il y a Cule.

*De temps en temps il y a des réunions entre vous ?*

Dans le cadre de l'histoire de la médecine oui, mais l'histoire de la médecine du travail a ces réunions italiennes du professeur Grieco dans une grande université italienne, il fait des réunions chaque année et même des congrès. Mais comme ça a lieu aux Indes ou ailleurs, je vous avoue que je n'y vais plus, je ne peux pas, trop vieux.

*Actuellement il y a des sociétés, on sent à la Self qu'il y a des gens qui ont envie que la Self continue à vivre.*

Il y a une section historique à la Self.

*Les Brésiliens le réclament, les Africains aussi, est-ce qu'il y a dans ces pays, des gens ... ?*

Il y a des gens qui s'intéressent dans ces pays et à la Self aux problèmes historiques, il y a une section historique de la Self, qui est dynamique, elle est présente dans ces pays. À part la société internationale d'histoire de l'ergonomie. Finalement après ma vie de médecin du travail et d'ergonome sur le tas, j'ai pendant plus de 20 ans continué à travailler les problèmes d'histoire de l'ergonomie et l'enseignement de l'histoire de l'ergonomie que je faisais jusqu'à ces dernières années chez Monod et Kapitaniak

Entretien avec Michel Pottier du 14 mars 2003